

**Roland Siegloff**

**Les Voyageurs  
de nuit**

**Extrait**

## Paris

Impeccable, cette phrase. Norbert Grebbe se la répète : vraiment rien à reprendre. En fait, ce sont deux phrases qu'il a lues dans une interview et tout de suite retenues. D'habitude, il ne se souvient pas des citations, mais celle-ci lui est restée. Il ne sait plus de qui elle est. L'interviewé n'est pas une célébrité, même pas quelqu'un de connu, mais Grebbe trouve que pour cette seule pensée, il aurait mérité le prix Nobel de philosophie, à supposer qu'il existe. Et que plus tard, des collègues aient cité ces phrases en pensant qu'elles venaient d'un film connu n'enlevait à ses yeux rien à leur valeur. « À la fin, tout s'arrangera. Et si les choses ne s'arrangent pas, c'est qu'on n'est pas encore à la fin. »

Grebbe est à Paris devant la gare de l'Est, et prend un paquet de cigarettes dans la poche de sa veste. C'est fou comme on retombe dans ses vieilles habitudes quand les conditions de vie changent soudainement. « Conditions de vie... Encore une expression débile, pense Grebbe, c'est juste pour éviter de parler franchement du vrai sujet, la situation amoureuse ». Il secoue la tête, essaie de chasser cette idée.

Dans la journée aussi, pendant les négociations, il lui est arrivé plusieurs fois de laisser ses pensées vagabonder loin du thème de

la réunion. Mais il a assez de métier pour avoir toute sa présence d'esprit aux moments décisifs. Il a à peu près atteint l'objectif qui lui était fixé. De toute façon, le résultat de ce genre de séances est toujours un compromis. Il devrait réussir à convaincre son ministre, qui, devant la presse réunie après une conférence, a déjà fait passer des résultats beaucoup plus insignifiants pour un succès Allemand.

Mais bien sûr, cela peut aussi se passer autrement. Le chef est connu pour son caractère colérique. Quand quelque chose ne lui convient pas, il devient imprévisible. Grebbe se souvient de cette journée mémorable au Kirchberg, le quartier des institutions européennes du Luxembourg où, pendant une pause des négociations, le ministre avait briefé la petite douzaine de journalistes venus pour suivre la rencontre. Lui-même n'était alors qu'un petit chargé de mission assis tout au bout de la table. Les places à côté de l'homme de pouvoir étaient réservées aux chefs de service, vieux fonctionnaires expérimentés, blanchis sous le harnais au service de l'Allemagne. L'un de ces vétérans s'attira la fureur du ministre en se montrant incapable de trouver dans sa mémoire ou dans ses documents les chiffres qu'on lui demandait.

—Mais enfin Schebbmann, qu'avez-vous fait de ces chiffres? Bougez-vous un peu! Comment voulez-vous qu'on travaille si vos dossiers sont incomplets? C'est insensé! explosa le chef devant toute son équipe réunie.

Ses mâchoires semblaient prêtes à mordre. Dans leur costume gris sombre, les collègues faisaient le gros dos. De l'autre côté de la table ovale, les correspondants de presse hésitaient entre gêne et stupéfaction. L'humilié, qui était à cinq ans à peine de

la retraite et venait d'être grand-père pour la deuxième fois, feuilletait fébrilement ses papiers et regardait d'un œil désespéré son gros classeur, comme un petit collégien incapable de montrer ses devoirs. C'était un moment pénible. Et qui pouvait se répéter tous les jours.

Grebbe jette un œil sur sa montre suisse, compare avec l'heure indiquée par la grosse horloge ronde de la façade. Il est temps maintenant de se diriger vers le quai. Il pressent qu'il s'apprête à faire son dernier voyage sur ce trajet.

## Budapest I

Il n'a pas pu s'empêcher de monter le premier dans le train, et en tout cas pour le moment, il est seul dans son compartiment à couchettes. Est-ce bien malin ?

«Tu ne dois jamais te faire remarquer, sois aussi normal que possible!» lui avait dit et répété vingt fois son cousin Asif. Il a essayé de suivre le conseil. Il a appris à observer son environnement et à s'y adapter. Son aspect extérieur, ses gestes, sa manière de se déplacer doivent se fondre dans la foule. Il ne faut plus qu'il soit lui-même. Il doit devenir transparent dans la masse, un homme sans contours, une feuille vierge.

Cette recherche permanente d'invisibilité ne l'a pourtant pas transformé en caméléon-voyageur. Comment Aryan Shukrula pourrait-il imiter l'assurance tranquille des gens insoucians, alors qu'il craint lui-même à chaque instant d'être découvert ? Sa faculté d'adaptation lui a quand même permis d'arriver jusqu'ici, en gare de Budapest. Quand, trois jours plus tôt, il avait passé la frontière entre la Roumanie et la Hongrie, une idée lui avait traversé l'esprit : si tu es arrivé jusqu'ici, mon vieux, c'est bon pour le reste du voyage. Mais la prudence avait vite repris le dessus. Cela fait trop longtemps que Shukrula est sur ses gardes, qu'il réfléchit à tout ce qu'il fait, qu'il élabore soigneusement ses plans. Et plus le trajet qu'il lui reste à parcourir raccourcit, plus sa crainte est grande que, juste avant l'arrivée, quelque chose ne tourne mal.

Comme il y a quelques instants, alors qu'il voulait se reposer un peu sur la place Erzsébet, dans la chaleur de midi. Depuis le banc sur lequel il s'était assis, il voyait sur sa gauche l'imposante fontaine au milieu du parc et ses grands arbres séculaires. À sa droite, dans la large rue József Attila, on entendait le bruit incessant de la circulation. Lui, c'est son estomac qui commençait à se faire entendre. Ses provisions étaient épuisées, mais il n'avait pas assez de forints pour acheter quelque chose. Il restait donc là, clignant des yeux dans le soleil, imaginant sa prochaine étape et repensant aux conseils de son cousin, lorsqu'une jeune femme avec un gros sac à dos apparut à gauche dans son champ de vision.

– La place est libre ? demanda-t-elle en anglais.

Il fit signe que oui. Elle posa son sac à dos, s'assit à l'autre bout du banc et ouvrit une poche extérieure d'où elle tira un couteau, trois tomates, un concombre, du pain et du fromage. Du coin de l'œil, Shukrula observait sa voisine : taille moyenne, cheveux blonds bouclés, elle n'était pas maigre comme un clou comme le sont beaucoup de femmes européennes. Elle portait un T-shirt avec la phrase « *Don't cry for me* », un ample pantalon de coton, des socquettes et des baskets. Il sursauta.

– Tu veux une tomate et un morceau de pain ? répéta la blonde.

S'il voulait... ? Et comment ! Mais avait-il raison d'engager ici la conversation avec une étrangère ? Plusieurs fois au cours des mois passés, il avait pu constater qu'on ne peut pas toujours faire confiance aux inconnus. Bien sûr, certains l'avaient aidé quand il était perdu ou avait besoin d'aide, et il se demandait ensuite pourquoi ils avaient fait cela. Pour un étranger. Sans aucune contrepartie. Mais il fallait se méfier aussi de gens qu'on aurait

pu croire proches : deux ou trois fois, il s'était fait rouler dans la farine par des compatriotes ou par des amis d'amis. Il avait perdu du temps et de l'argent. Et maintenant, il était sur cette place Erzsébet à Budapest, et cette simple proposition d'une tomate et d'un peu de pain le plongeait dans un abîme de réflexion.

– Je veux bien, merci.

Il prit ce qu'elle lui tendait, mordit dans la pulpe du fruit rouge qu'elle avait auparavant – quel gaspillage! –, rincé avec l'eau tiède de sa gourde, mâcha ensuite le pain en silence. Plus tu mâches longtemps, plus tu profites de ce que tu manges. Aryan Shukrula, sans dire un mot, mâcha très longtemps.

La blonde partagea aussi son fromage et le concombre. Il était soulagé qu'elle ne lui pose pas de questions. Deux routards pique-niquaient en silence sur le banc d'un parc : rien de plus banal, pas d'inquiétude à avoir, donc. Pourtant après quelque temps, il se leva.

– Merci! Il faut que je parte maintenant.

– Pas de problème. Salut et bon voyage!

Il remit son sac sur ses épaules, esquissa un sourire. Il connaissait sa mère, ses sœurs, ses cousines, mais avec les autres femmes, il n'avait pas beaucoup d'expérience. Surtout avec celles qui portent un T-shirt, des baskets, et qui vous offrent des tomates et du pain sur le banc d'un parc. De toute façon maintenant, il fallait qu'il concentre toute son énergie sur son objectif final. La seule chose qui comptait, c'était d'arriver au but. Peut-être qu'il aurait été plus futé de voyager à deux? On voit tellement de petits couples qui parcourent le monde avec leurs sacs à dos! Mais ça, il aurait fallu que Shukrula y pense plus tôt.

– Goodbye!

Il fit semblant un instant de chercher sa direction, alors qu'il avait repéré les lieux depuis longtemps. Puis il partit. La prochaine étape commençait à la gare.

À *Budapest Keleti*, la gare terminus, le train était déjà prêt sur le quai. Shukrula trouva rapidement le bon wagon, monta, chercha son compartiment. Il tira la porte en la laissant à peine ouverte, regarda autour de lui, compara le numéro indiqué sur son ticket avec ceux des étroites couchettes des deux côtés de l'échelle en aluminium. Voilà, en bas à gauche, sa place était là. Shukrula mit son sac à dos au bout de la couchette, du côté de la porte, s'assit et ferma un instant les yeux. Une respiration profonde... Il est dans le compartiment avant tous les autres passagers. La crainte d'avoir commis là une erreur qui pourrait avoir de graves conséquences le saisit à nouveau.



## Budapest II

On avait pu l'entendre rouspéter à voix haute et, dans son for intérieur, elle continue encore à bougonner. Bien sûr, le séminaire était intéressant, les gens sympathiques, le petit village de pêcheurs sur la mer de Novigrad, en Croatie, presque charmant. Mais que les organisateurs aient envoyé à tous les participants un simple ticket Interrail pour n'avoir pas à établir à chacun une facture de remboursement des frais de voyage avait fait bondir Johanna Schwarz. Cela aurait été tellement plus simple, plus économique et surtout plus rapide pour elle de prendre un vol bon marché de Berlin à Zadar ! Au lieu de cela, il fallait qu'elle passe une longue journée et une nuit entière dans le train, à l'aller et au retour.

D'accord, l'arrêt à Budapest lui avait bien plu. Elle avait lu des articles sur la détestable ligne politique du gouvernement nationaliste et sur les protestations qu'elle suscitait, qui s'exprimaient soit de façon voilée, soit ouvertement, dans la rue. À l'auberge de jeunesse, dans le bus, à la boulangerie, on ne sait jamais tout de suite à qui on a affaire : es-tu en face d'un critique du régime ou d'un de ses partisans ? Celui qui te sourit dans le magasin est-il un persécuté ou un facho sympathique ? C'est pour les mêmes raisons que, pendant assez longtemps, elle n'avait pas eu envie de passer ses vacances au bord de la Baltique ou dans la Suisse Saxonne.

Mais les bâtiments historiques n'ont rien à voir avec la politique d'aujourd'hui. Et le Danube continuerait à miroiter sous le soleil en traversant la ville quand ces tristes lascars et leur rêve d'une

grande Hongrie seraient enterrés depuis longtemps. Schwarz déambulait donc dans les rues, admirant les façades, découvrant des cours intérieures.

András, un Hongrois de Budapest qui participait comme elle au séminaire international «Nouvelles approches du multiculturalisme en Europe», lui avait chanté les louanges de ces nouveaux bistros qui installaient leur terrasse dans des cours d'immeubles désaffectés. Il lui avait parlé aussi du centre culturel *Transit* dans une ancienne gare routière, du légendaire *Café Central*, des antiquaires et de l'architecture. András aurait aimé montrer sa ville à l'Allemande, mais après le séminaire en Croatie –grâce au ticket Interrail des organisateurs –, il continuait vers l'Albanie et la Grèce pour retrouver de vieux amis à Tirana et à Thessalonique. Elle explorait donc la ville toute seule au gré de son humeur, s'arrêtant ici devant un détail d'architecture usé par le temps, là devant une échappée sur le Danube. Dans le jardin de la place Szabadság, elle regarda des enfants jouer, ce qui lui procura à la fois de la joie et un petit pincement au cœur : tandis qu'autour d'elle, ses amies accouchaient à qui mieux mieux et passaient des heures à discuter couches, petits pots et mode de garde, son désir d'enfant à elle demeurait encore inassouvi. Et maintenant qu'elle s'était séparée de Bert, la probabilité que la situation change dans un avenir proche ne semblait pas très élevée...

Johanna ne regrettait cependant pas sa décision. Elle avait laissé bien trop longtemps les choses avancer toutes seules. Mais la décision de mettre un point final à cette relation n'avait pas été facile à prendre. Il y avait tellement de choses en commun après

tant d'années... Elle renonçait à beaucoup de complicités, à un sentiment de sécurité. D'un seul coup, les beaux moments vécus ensemble étaient coupés du présent, ils devenaient des souvenirs.

Le séminaire de Novigrad était tombé à point pour lui permettre de repenser à tout cela avec un peu de distance. Oui, il avait des mots tendres pour elle, il l'encourageait, il essayait de deviner ses désirs. Mais était-il resté lui-même? Était-il toujours l'homme critique, droit, résolu dont, jeune étudiante, elle était tombée amoureuse? À partir d'un certain temps, «le ministère» avait commencé à avoir la priorité, des affaires importantes qu'il fallait traiter au plus vite apparaissaient «dans le service», et «le ministre» voulait qu'on boucle tel dossier pendant le week-end. Au début, elle le soutenait dans son travail, et quand il s'agissait de thèmes qui lui tenaient particulièrement à cœur comme le droit d'asile ou les étrangers, il arrivait même qu'elle lui fasse des propositions. De son côté, Bert affirmait toujours qu'il travaillait «pour la bonne cause», qu'il s'efforçait de glisser dans les projets de textes des idées progressistes et d'obtenir des améliorations pour les personnes concernées. Mais au fil des années, Johanna se mit à avoir là-dessus de plus en plus de doutes. Dans le fond, il était un rouage d'une politique dont elle refusait l'hypocrisie. Et comme elle voyait les choses à grande échelle, des réflexions de ce genre finirent par avoir aussi des conséquences sur la sphère privée.

De fil en aiguille, au début de l'été, Johanna avait fait sa valise pour chercher une colocation dans l'«îlot rouge», le quartier gauchiste de Berlin-Schöneberg. Côté confort, ce n'était pas vraiment un progrès, mais elle y avait gagné en liberté

personnelle et en qualité de vie. Elle allait se balader en rollers sur l'ancien aéroport de Tempelhof ou s'asseyait avec un livre dans le Biergarten. Puis, au milieu du mois d'août, elle était partie pour ce séminaire de trois semaines sur la côte croate. D'autres gens, d'autres centres d'intérêt.

À présent elle rentre. Chez elle ?

## Paris

Ses doigts passent sur le drap propre, sentent des deux côtés le tissage serré du coton. Le tissu est lisse, comme empesé. Grebbe se rappelle comment le petit Norbert qu'il était allait régulièrement, sa main dans celle de sa mère, chercher à la blanchisserie les paquets de draps fraîchement repassés. Les draps passaient entre de larges rouleaux avant que des femmes en blouse bleu clair les plient avec soin. Tout cela baignait dans une vapeur chaude dont l'odeur, des dizaines d'années plus tard, évoquait encore pour lui la propreté la plus méticuleuse. Quand il était enfant, ses meilleures nuits, lui semble-t-il, étaient celles où sa mère avait refait son lit avec des draps propres. Trouve-t-on encore de telles blanchisseries avec leurs grosses machines à repasser et leurs larges comptoirs usés ? Quand il était avec Hanna, c'est elle qui repassait les draps. Aïe, ça y est, revoilà Hanna...

Quand cesserait-elle d'occuper ses pensées ? Les choses allaient-elles vraiment s'arranger ? Hanna avait choisi de mettre fin à leur relation, et il avait eu beaucoup de mal à accepter cette séparation. Une relation pouvait-elle être vraiment terminée sans aucune explication convaincante ? Si, même des mois après cette décision présentée comme définitive, Hanna continuait à l'obséder, maintenant par exemple, alors qu'il rangeait sa valise et le sac de son ordinateur dans le compartiment, se déchaussait et s'allongeait sur le lit confortable ?

Les derniers temps de leur vie commune, il l'observait presque avec anxiété, essayant de la deviner pour devancer ses désirs.

Peut-être était-ce justement cela, l'erreur décisive, pense Norbert rétrospectivement.

– Mais fais donc ce qui te semble juste, lui avait-elle dit.

– Je veux simplement que tu ailles bien, avait-il répondu. C'était assurément stupide. Si on ne s'aime pas soi-même, on ne peut pas apparaître aimable aux yeux de son partenaire. Et en plus, sans le reconnaître vraiment, il décidait très souvent lui-même ce qui devait être bon pour elle. Un voyage en train en Iran ? Un appartement à Naples ? Une année sabbatique ? Tu crois vraiment ? Cela devait forcément tourner mal. Et il y avait aussi ces discussions politiques qui, au fil des années, devenaient de plus en plus agaçantes pour lui. N'avait-il pas pris suffisamment au sérieux leurs grands débats la nuit, autour de la table de cuisine ? Au début, les objections de Hanna lui semblaient aussi importantes que les directives du secrétaire d'État. Quand on mettait sur son bureau un projet de texte sur l'immigration dans l'UE, il ne le rendait jamais – jamais ! –, sans y avoir ajouté la phrase que, des années plus tôt, il avait mise au point après une discussion avec Hanna et qu'il avait imposée dans son ministère : « Le Conseil des ministres souligne la nécessité d'améliorer les conditions de vie des habitants dans les pays d'origine et s'engage avec force pour un développement économique et social durable de ces pays ».

Ce n'était pas rien ! Le lien entre les problèmes sociaux des pays pauvres et l'émigration vers l'Europe était pour ainsi dire – enfin, enfin ! –, officiellement reconnu. Les ministres de l'UE, qui se concentraient d'habitude sur le contrôle des frontières et

sur les expulsions, parlaient là officiellement de la nécessité d'un changement. Et ce changement, en plus, devait être durable.

«Durable... Ce n'est qu'un mot à la mode», avait dit un peu plus tard quelqu'un à Grebbe.

Mais si dans la réalité, peu de choses changèrent –à vrai dire, rien –, était-ce de sa faute? Après tout, l'aide au développement relevait des ministres de la Coopération. Lui, il travaillait au ministère de l'Intérieur. Et ce n'était pas là que se décidait l'utilisation de l'argent : irait-il vers d'énormes projets prestigieux qui rapporteraient de juteux bénéfices aux firmes occidentales et rempliraient les comptes en Suisse des potentats locaux, ou servirait-il à financer des micro-crédits pour l'agriculture paysanne et les énergies renouvelables?

Le Conseil des ministres de l'Intérieur de l'UE –c'est-à-dire, pour être précis, lui, Norbert Grebbe –, s'était expressément prononcé à plusieurs reprises pour un «développement économique et social durable» dans le monde. Que pouvait-il faire de plus? Fallait-il qu'il aille lui-même, de ses propres mains, planter des arbres au Sahara?

Le train s'ébranle dans une secousse. Grebbe regarde par la fenêtre. Les wagons ont commencé à rouler. Ils quittent lentement le hall de la gare de l'Est. Demain matin, en principe, ils arriveront à Berlin.